NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

50 N° 4 1923

La Religion catholique en esprit et en vérité (2)

Maurice CLAEYS BOUUAERT

p. 207 - 218

https://www.nrt.be/en/articles/la-religion-catholique-en-esprit-et-en-verite-2-3093

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La Religion catholique en esprit et en vérité (*suite*) (1).

§ 2. La réception des sacrements et l'enseignement

BAPTÊME. — Les fidèles, semble-t-il, ne songent guère au caractère permanent imprimé dans les âmes par les sacrements de baptême et de confirmation ; ils ne s'en soucient pas, ils l'ont perdu de vue. Si, comme les catéchumènes des premiers siècles, ils n'avaient été admis à l'initiation chrétienne qu'après une période d'épreuves et de formation laborieuse, ils s'en souviendraient sans doute davantage, et en feraient plus de cas. L'homme n'apprécie que ce qui lui coûte, et il juge de la valeur des choses surtout par le prix qu'il y a dû mettre. Assurément si l'Église veut que l'enfant soit baptisé dès le bas âge, et confirmé avant même son entrée dans l'adolescence, son intention n'est pas, par cette anticipation du bienfait qui dispense de tout effort personnel, de favoriser dans l'adulte ou même dans l'adolescent, l'oubli d'un sacrement à la sainteté duquel il doit se conformer activement toute sa vie. Ce qu'elle veut, ce n'est pas seulement consacrer à Dieu les premiers moments de l'existence, et faciliter par cette communication précoce de la grâce et de la force de Dieu les premiers pas dans la vie, elle a aussi en

(1) Voir p. 23.

vue l'avenir : elle désire assurer mieux la persévérance et même favoriser la marche ascensionnelle de l'âme vers la sainteté par une mise en œuvre consciente, dès que l'enfant en sera capable, des divines ressources reçues à l'aube de la vie.

La responsabilité croît avec la grandeur du don. Dieu pousse la bonté jusqu'à inspirer à son Église de conférer sa grâce et ses dons dès l'âge le plus tendre, afin que le caractère de son amour s'imprime plus profondément dans la chair pécheresse et le moi humain ; le baptisé gardera donc toute sa vie une responsabilité plus grande pour avoir reçu une empreinte plus profonde. Il n'est que juste de le rappeler à nos chrétiens qui ont eu le bonheur d'être baptisés dans leur enfance, afin que ces pensées influent sur leur conduite. Pour ce surcroît de grâce, Dieu est en droit d'exiger une fidélité plus entière. Faute d'avoir eu l'attention attirée sur cette vérité, les fidèles ne perdent-ils pas, en partie, par manque de coopération, le fruit de la réception précoce du baptême?

La prédication préparatoire à la fête pascale (cfr. p. 26) offrirait, nous paraît-il, l'occasion d'expliquer le mystère de notre incorporation au Christ par le caractère baptismal, et de mettre en lumière cette considération que l'on doit se purifier de ses péchés, moins encore pour alléger le fardeau de sa conscience, que pour recouvrer la grâce du baptême. La cérémonie de la première communion solennelle, elle aussi, est de nature à donner le sentiment de ces réalités sublimes, et c'est là un bienfait de surcroît, que nous valut par contre-coup le décret sur la communion des enfants. On sait en effet que la communion solennelle est surtout comprise comme une profession publique de notre incorporation au Seigneur Jésus et une ratification personnelle des engagements du baptême.

Une autre circonstance encore paraît favorable pour raviver la conscience de cette appartenance au corps mystique

du Christ : c'est le baptême de nouveau-nés. Beaucoup de prêtres témoignent que dans les villes, les parents, parrains et marraines n'y voient qu'une cérémonie obligatoire, qui donne occasion à des réjouissances fort matérielles. L'idée de l' « entrée dans le corps mystique » leur est totalement étrangère. Le rituel, il est vrai, recommande d'expliquer le sens des cérémonies ; mais cette prescription n'est guère pratiquée, ni praticable au moment du baptême. Quand le vicaire se trouve en présence de cinq ou six familles, où trouverait-il le temps? Parrains, marraines et amis s'impatienteraient, au moins intérieurement. Il serait donc désirable de s'y prendre de plus loin. En entretenant avec les parents des relations telles que spontanément ils fassent confidence de leur espoir prochain, le prêtre, au cours des conversations, pourrait saisir l'occasion d'enseigner le sens des rites, il pourrait même leur mettre entre les mains un petit livre ou un simple feuillet qui les explique. Il leur montrerait aussi chez leur enfant le recommencement de leur vie à eux, le baptême ouvrant la voie à l'eucharistie ; il les inviterait à renouveler en eux-mêmes la grâce baptismale, à s'unir au Seigneur, en une communion d'action de grâces, le jour où Il daigne, Lui, prendre leur enfant pour frère.

MARIAGE. — Ceci nous amène à parler tout de suite du sacrement de mariage. On sait trop comment dans nos grandes villes les gens du peuple se présentent à la confession qui précède immédiatement leurs noces ; quelle conception ils se font du mariage lui-même et de sa célébration à l'église. Le chanoine De Smet nous a décrit ce que depuis de longues années il a mis en pratique (1).

Quand les jeunes gens viennent annoncer qu'ils vont se marier, dit-il, ils sont généralement bien disposés. C'est le moment pour le curé de gagner davantage leur confiance, de

(1) *Pastor Bonus*, 1921, n° 4.

leur parler comme un père, en tête à tête, de les entretenir de leur avenir, des responsabilités naturelles et surnaturelles qu'ils vont contracter, de la perspective redoutable d'un engagement définitif, de la garantie de bonheur qu'apporte le sacrement reçu comme il convient : sacrement des vivants, sacrement d'amour sanctifié par le Christ. En développant ces graves considérations le prêtre en vient tout naturellement à montrer que le respect mutuel des fiancés attire la bénédiction divine; que les époux étant appelés à se sanctifier l'un l'autre, il est juste que les fiancés se disposent à cette sanctification réciproque en se conduisant comme de vrais chrétiens. Ainsi, petit à petit, car ces avis paternels provoquent les aveux spontanés, il préparera la confession de mariage. En tout cas, il aura l'occasion de les avertir dûment de leurs devoirs; il aura donc quelque chance d'obtenir le résultat que les confesseurs ont tant de peine à atteindre. Enfin quelques jours avant leur entrée dans la vie nouvelle, il tâchera d'avoir avec les futurs époux un dernier entretien où il les exhortera paternellement et solennellement. Voilà donc la confession convenablement préparée et le sacrement, non plus subi par un reste de tradition familiale, mais prévu, désiré, reçu avec pleine connaissance, en vue de sa valeur sanctificatrice, d'une manière vraiment chrétienne, humainement et surnaturellement digne. Les époux, après une telle préparation, oublieront moins le caractère sacré du lien qui les unit; ils se souviendront que le Seigneur les a liés, et que la grâce qu'Il leur a donnée les accompagnera jusqu'au terme.

CONFIRMATION. — Nous exprimions plus haut le souhait que la Pentecôte ramenât l'exposé des dons et des grâces du Saint-Esprit. Ne pourrait-on pas, en outre, à l'époque de la confirmation, consacrer l'instruction du jour à l'explication du sacrement et de ses cérémonies imposantes? Ce serait le

moyen peut-être de mettre au cœur des parents des ambitions saintes, des ambitions de sacerdoce, pour leurs enfants.

PÉNITENCE. — Nous avons parlé ailleurs(1) de ces lamentables files de pénitents pour lesquels, faute de temps, on croit devoir se contenter du strict nécessaire. Ces pécheurs, jamais on ne peut les entreprendre sérieusement, et ils restent — l'expérience est là — parfaitement inchangés de longues années durant. Nous avons dit leur manière routinière d'énumérer pêle-mêle, fautes matérielles et péchés formels, sans avoir conscience, à ce qu'il semble, d'être plus coupables de ceux-ci que de ceux-là. Ils se confessent, sans paraître regretter véritablement quoi que ce soit, ni être décidés, pour tout de bon, à quelque effort réel. Hélas! les pauvres masses populaires sont habituées, dès l'enfance, à matérialiser de la sorte la vertu et le sacrement de pénitence.

Voici le jour de confession pour les enfants des écoles. C'est par fournées de plusieurs centaines qu'ils se succèdent en une matinée. On ne pourra donc leur accorder que quelques brèves minutes. Et pourtant il faudrait leur parler doucement, interroger brièvement, mais avec bénignité : une ou deux petites phrases amicales et senties; deux questions pour se rendre compte jusqu'où la conscience discerne déjà le mal et sa propre culpabilité; pour former insensiblement ces âmes tendres, pour leur faire comprendre que si Jésus exige d'eux l'aveu de leurs fautes au prêtre, c'est parce qu'il les aime. — On répond : « Pas le temps! » Car pour ces enfants surtout on se plaint de n'avoir pas le loisir nécessaire. Eh bien! un vicaire de grande ville nous racontait, il y a six ans, comment il était parvenu à réserver à ses chers enfants une ou deux heures chaque jour. Il les recevait par petits groupes, le soir, et leur formait la conscience. Une confes-

(1) *N. R. Th.*, t. XLVIII (1921), p. 281; t. XLIX (1922), p. 185.

sion un peu plus longue de temps en temps, permettait d'être plus bref une autre fois. Cet exemple nous paraît suggestif. Au contraire quel dommage et quel danger de faire passer mensuellement les petits par une confession sommaire et rapide, disons, un peu expédiée !

Ce n'est pas tout. Le curé ou le vicaire fait souvent à haute voix, en classe, un examen de conscience général, préalable à la confession. Cette pratique est excellente en elle-même. En indiquant qu'il faut préciser pour tels et tels péchés le nombre, et aussi certaines circonstances, par exemple « solus vel cum alio », qu'il est nécessaire de dire si c'est « *par sa faute* » ou non, il évitera de devoir recommencer très souvent à poser les mêmes questions au confessionnal, et gagnera du temps. Et c'est nécessaire ! Mais cet examen lui-même doit être bien fait. Nous entendîmes un jour un prêtre, zélé, mais un peu pressé, faire cet examen général. Il énumérait les péchés les uns après les autres, sur un ton de parfaite indifférence. Quelle impression devait produire cette indifférence sur ces petits esprits ? Il récitait ensuite les actes. Mais que disent à des enfants de sept à dix ans les formules trop générales et trop énergiques du catéchisme ?

Nous en fîmes l'expérience. Au confessionnal, après la petite exhortation que nous rendions la plus concrète, la plus pratique et la plus dialoguée possible, à peine eûmes-nous dit : « Récitez votre acte de contrition », que d'entendre débobiner la formule nous étions brusquement ramené à la réalité. « Mon enfant, disions-nous alors aux tout petits, répétez mes paroles : Jésus, mon Dieu, j'ai beaucoup de regret d'avoir fait telle chose. Je ne le ferai plus ». Et à ceux qui étaient plus grands : « Mon Jésus, mon Maître et mon Dieu, vous voulez que je ne fasse plus telle chose. Vous voulez que je vienne les confesser afin de ne plus recommencer. Pour ne plus recommencer, je ferai ceci et cela, et si je

recommençais quand même, je reviendrais à la fin de la semaine. N'est-ce pas? Répétez, mon enfant! » Comme pénitence, nous songions : si je lui dis de réciter trois *Pater* et trois *Ave*, comment les dira-t-il? Et avec quel profit? Et nous cherchions la pénitence médicinale. En tous cas nous imposions la récitation *lente* d'une prière très courte. Mais si nous nous reportons au début de notre pratique des confessions d'enfants, où nous adoptions naturellement la pratique courante, nous nous rendons compte que nous faisions besogne superficielle, et que la grâce du sacrement eût dû être miraculeusement puissante pour suppléer à l'insuffisance évidente des soins que nous consacrions à chaque âme. Mais l'expérience permet-elle plus que la théologie de croire que la grâce supplée merveilleusement dans la majorité des cas?

EUCHARISTIE. — Les entretiens sur les fruits merveilleux de l'eucharistie c'est-à-dire sur la communion à la vie divine du Sauveur par la manducation de son corps et de son sang, et sur la participation à son sacrifice par la sainte messe, rentre, nous semble-t-il, dans la préparation pascale (cf. p. 28). Il serait bon toutefois de revenir sur la théologie du saint sacrifice et la communion, à une autre époque de l'année. La liturgie peut être ici d'un grand secours. Les Bénédictins propagent des missels, où le texte liturgique figure en langue vulgaire à côté du texte latin. Ne pourrait-on pas aller plus loin encore? Quand il s'agit des affaires de ce monde, on distribue programmes et brochures; pourquoi, à certaines solennités, ne pas remettre aux fidèles une feuille volante, où ils trouveraient, avec l'évangile du jour, une brève explication dogmatique de la fête? Il serait surtout désirable d'obtenir une participation plus active du peuple à la célébration des saints mystères. En d'autres pays, et même dans le nôtre, non seulement des scholae d'enfants, mais des groupes de jeunes gens chantent le *Gloria* et le *Credo*, non plus au jubé, mais

dans le vaisseau de l'église. Outre l'édification qu'en retire toute la paroisse et l'avantage d'unir plus intimement les assistants à l'action du prêtre, les exercices de la chorale offriront l'occasion de commenter les vérités du symbole et d'enseigner l'art de prier, tout en chantant. Ces morceaux liturgiques ne pourraient-ils pas être les premiers qu'on apprenne aux patronages ou aux cercles d'étude? Les enfants doivent être l'avant-garde, il ne faudrait pas qu'ils constituent toujours l'armée entière!

Mais ces enfants eux-mêmes, les privilégiés du Seigneur, les traitons-nous assez bien? Dans bien des paroisses, pour grossir l'assistance, on les convoque à la grand'messe, et on les relègue, pour qu'ils ne gênent pas les grandes personnes, dans une nef latérale, d'où ils ne peuvent ni voir l'autel, ni comprendre le prône. Ils ne peuvent donc ni chanter, ni voir, ni entendre; que voulez-vous qu'ils fassent? Les condamner à cet ennui, n'est en tout cas pas leur apprendre à prier, ni à aimer la sainte messe. L'épreuve est au-dessus de leurs forces. Notre Seigneur les eût mis devant, plus près de Lui, au premier rang, et les grandes personnes L'eussent regardé par dessus les petites têtes.

Nous ne pouvons pas encore arrêter nos ambitions. Il ne suffit pas que les chrétiens assistent avec intérêt à la célébration des saints mystères; ils doivent les reproduire dans leur vie. Il est donc nécessaire de leur inculquer que ces mystères, si divins qu'ils soient, ne sont encore qu'un moyen : le moyen dont Dieu se sert pour transfuser aux âmes la vertu de la passion du Christ. Au calvaire Jésus a mérité pour les pécheurs, par l'effusion de son sang, le courage du renoncement et du sacrifice dont il donnait l'exemple; et c'est pour communiquer cette force divine, si nécessaire, qu'il vient chaque dimanche, chaque jour, renouveler mystiquement le drame du Golgotha. Par ces considérations, le peuple chrétien comprendra la raison d'être du précepte de l'assistance à la

messe dominicale ; il appréciera le bonheur et les avantages qu'elle procure. Mais toute prérogative, répétera-t-on, engendre une responsabilité correspondante. La faveur et l'honneur insignes que Dieu fait aux chrétiens, exige donc que ceux-ci s'efforcent de se rendre dignes de se présenter à l'assemblée des fidèles, et ils n'auront, sans doute, plus trop de peine à admettre que c'est leur devoir strict de revivre ce sacrifice, surtout le jour du Seigneur. L'offrande qu'ils feront des renoncements que leur demande la sauvegarde de leur dignité chrétienne et personnelle, sera leur manière de s'unir à la sainte victime ; ce sera leur messe à eux.

La communion suggère des observations analogues. D'elle-même, *ex opere operato,* elle porte à l'abnégation salutaire, à la charité ; mais elle aussi demande la coopération. On peut s'endurcir contre la grâce croissante. Il n'y a pas de meilleur antidote contre la routine envahissante que la mortification pratiquée, soit comme préparation à la communion future, soit comme action de grâces. Par peur de sembler transformer la communion fréquente en récompense, ou d'exagérer les conditions de l'intention droite, on a un peu trop laissé dans l'ombre l'inéluctable et heureuse nécessité de l'ennoblissante coopération humaine. Voici que la croisade eucharistique apporte la réaction salutaire, entraînant à la communion fréquente et aidant au bon emploi de l'aliment divin.

Nous voudrions ajouter encore un mot. Comme le baptême des nouveau-nés, comme le mariage, pour produire ces fruits de rénovation, supposent une longue préparation que rendent seules possible des relations vraiment paternelles entre le prêtre et ses paroissiens ; ainsi et bien plus encore la croisade eucharistique demande que le pasteur connaisse ses brebis, afin de pouvoir discerner et choisir celles à qui il confiera ses agneaux. Mais cette constatation vaut pour tous nos ministères pastoraux ; elle s'applique à la communion solennelle, com-

munion unique parfois, de nos nombreux enfants du peuple. La sollicitude paternelle témoignée à l'enfant, dans les circonstances qui se présentent, le contact plus intime, amorcé au jeu, renouvelé dans les visites à domicile, permettraient au prêtre de trouver l'occasion d'avertir gravement l'enfant et même les parents : « il ne s'agit pas de faire la communion solennelle, par tradition de famille, ou pour la fête, ou parce que monsieur le curé insiste ». (On dirait que monsieur le curé ne vise pas plus loin : *Compelle intrare*, c'est toujours cela !) Non, dans ces entretiens on dira, on insistera : « la communion solennelle est un commencement, ce n'est pas une fin... C'est pour la vie. Si on s'y rendait avec l'intention de ne plus venir à la messe dès le dimanche suivant et de cesser de communier, ce serait là, pratiquement, approcher du Maître avec la pensée — qu'Il connaîtrait — de lui tourner le dos. » De tels avertissements, donnés en famille, préviendraient, seraient tout au moins de nature à prévenir, plus d'une désertion et l'on sait si les désertions sont nombreuses dans nos villes! Ce serait une extension nouvelle de la méthode que nous avons vue appliquée avec succès au mariage ; c'est du reste la seule méthode humaine. Ni du haut de la chaire de vérité, où elle est trop générale, ni dans le secret du confessionnal, où elle est trop brève, la parole divine ne peut tomber assez profondément dans le terreau humain. Il faut qu'elle se fasse personnelle et qu'elle retentisse dans le cadre familier de la vie. Ainsi la grâce et la providence du divin Maître, tout en étant universelle, va pourtant à la rencontre de chacun de ses enfants pour le solliciter seul à seul.

EXTRÊME-ONCTION. — Ici encore, pour redresser les fausses conceptions et les pratiques défectueuses, la prédication ne suffit pas, il faut la persuasion personnelle, d'homme à homme. Ce seront donc, une de fois de plus, les relations

étroites que nous supposons entre le prêtre et ses paroissiens, relations nées jadis au jour de la première communion, rendues plus intimes lors des fiançailles et du mariage, entretenues par les visites, qui permettront de réagir efficacement contre la routine populaire qui s'obstine à redouter le sacrement des malades comme l'avant-coureur de la mort, et par conséquent à retarder le plus possible le recours au prêtre. Si le curé est vraiment considéré comme le père et l'ami de la famille, s'il a manifesté le désir d'être prévenu, en cette qualité, dès l'apparition d'une maladie un peu sérieuse, non pas pour administrer les derniers sacrements, mais pour compâtir et consoler, il effarouchera moins quand il viendra « pour voir le malade », et si, au temps de la santé et de la prospérité, il a eu l'art de diriger les conversations en les élevant des intérêts syndicaux aux considérations morales sur le devoir, le travail et la charité, du bien-être présent aux réalités de l'autre vie, on l'écoutera mieux quand il voudra faire comprendre que les saintes huiles donnent ce qu'elles signifient : l'onction consolatrice, le réconfort et le pardon ; qu'elles ne sont pas uniquement le sacrement des *mourants*, mais aussi des malades qui peuvent être sauvés du danger et que les prières de l'Église et la vertu sacramentelle elle-même, aident à recouvrer la santé.

CONCLUSION GÉNÉRALE. — Les sacrements ne seront reçus d'une façon vraiment digne, humainement et surnaturellement, que si le prêtre pénètre dans l'intimité des fidèles et si les rapports fréquents qu'il entretiendra avec eux, les amènent à apprécier et à aimer les trésors qu'il dispense. Il doit, dans sa bonté rayonnante, apparaître tout naturellement comme le ministre de Dieu, le coopérateur, le témoin et continuateur de Jésus-Christ. Il est nécessaire en outre qu'il accorde aux objets surnaturels l'attention, le soin, l'énergie, qu'il consacre aux entreprises sociales, et que son zèle cherche

pour propager le règne de Dieu la même perfection des méthodes qu'il juge naturellement de mise dans les affaires de ce monde.

Si par contraste nous réunissons en vue d'ensemble toutes les insuffisances qu'un prêtre tiède et donc routinier, acclimaterait dans sa paroisse, nous aurons le tableau désolant d'un culte devenu purement matériel, d'un catholicisme vidé, simple écorce d'une religion où il est merveilleux que la sève de la grâce puisse maintenir encore une vie languissante. Le baptême devenu une liturgie dont on ne comprend plus le sens profond, le caractère baptismal un souvenir à peine intermittent, l'incorporation au Christ dont il est le signe, presqu'ignorée, le péché conçu non comme un mépris grave des droits de Dieu, mais plutôt comme une faiblesse aisément pardonnable et qu'une fois confessée on se hâte d'oublier, la pénitence donc réduite à une démarche pénible mais toute passagère, la messe considérée comme une corvée hebdomadaire, la communion comme une chose lointaine et incompréhensible, le mariage comme une cérémonie, l'extrême-onction comme un rite dont on préférerait se passer, l'ordre laissé au clergé avec son mystère... que restera-t-il si la prière elle-même se matérialise au point de consister en formules avec lesquelles on ne se soucie pas d'accorder ses sentiments, moins encore sa volonté? Or le prêtre tiède, ou seulement routinier, amènera fatalement les fidèles à ne plus prier que des lèvres; car il mécanise la prière. Elle ne sera plus qu'un hommage commandé, un geste extérieur ou une démarche utilitaire; elle ne sera plus un entretien de l'âme avec Dieu.

(*A suivre*) Maurice CLAEYS BOÛÜAERT, S. I.